

## Mission Massialine

### **Création d'une zone de poser d'hélicoptère dans les monts Tumuc Humac, en Guyane Française en 1982 par JP Vallin**



Les appellations diffèrent mais toutes colportent la même part de labeur, de fatigue, de découverte et de mystère non encore élucidé : missions profondes, traversières, trans guyanaises, chemin des Emérillons disparus, Mana-Saint Elie, bornes de frontière numérotées de 1 à 6, et « trijonction », la plus mythique d'entre elles. Toutes exhalent ce même parfum d'aventure qui escamote l'indispensable rigueur qu'exige la forêt équatoriale sud-américaine. Les guyanais non citadins sont quotidiennement confrontés à cette école d'humilité qu'est la forêt, comme l'est la mer pour le hauturier, ou la montagne pour les guides. Il serait à la fois faux et prétentieux de se vanter d'avoir vaincu la forêt profonde. On ne la vainc pas, car elle n'est pas ennemie. On l'apprend, on l'approche et on en assimile les particularismes. Ce faisant, on domine progressivement cette peur immémoriale qui fausse l'approche du néophyte. Les indiens la vénèrent et en vivent depuis des siècles. Pourquoi ne serions-nous pas capables de nous y accoutumer ? Probablement parce que nous traînons comme un boulet nos a priori et nos légendes bricolées, dont les Yanomanis, Tintin et les anacondas de plus de dix mètres ne sont que des échantillons. Pour ce qui me concernait, j'ai considéré dès mon arrivée sur le territoire qu'il était capital que je me familiarise avec ce milieu. Je reconnais avoir été aidé en cela par les forestiers omniscients, connaissant les essences de bois, les animaux, les autochtones, la mécanique, les gestes de survie et les soins à apporter aux maladies et blessures spécifiques, par les entomologistes qui rejoignaient les missions profondes avec une ferveur d'illuminés espérant découvrir le chaînon manquant, par les botanistes dont la décontraction masquait



une exceptionnelle rigueur scientifique, par les zoologues, par les herpétologues. Et c'est avec infiniment de gratitude que j'évoque ici le Professeur Charles Domergue, du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, qui m'inculqua en 1982 les bases de la classification des serpents. En contrepartie de ce savoir, je lui faisais parvenir des serpenteaux, morts ou vivants, qui se trouvaient sur nos itinéraires en jungle. Dans ce but, j'avais fait passer le mot aux chefs de section. Ce qui nous unissait, ces

hommes et moi, c'était la part de mystère qui subsistait dans cette forêt primaire qui se livrait maintenant si parcimonieusement aux scientifiques : une nouvelle espèce de primates avait été recensée il y a deux ans ; la chasse avait été maigre pour les zoologues. En revanche, pour les entomologistes et les botanistes, les confins guyanais recelaient encore des espèces inconnues ou très rares que seules pouvaient leur disputer quelques îles de la Sonde.

Mon intérêt pour ce milieu dominant toutes mes peurs, après quelques mois de présence dans le département, j'évoluais avec aisance et délivré de toute appréhension en forêt. C'est avec la plus grande attention que j'avais appris de la bouche de mes prédécesseurs les bases de l'orientation, de l'installation d'un bivouac de jungle, de la navigation fluviale, de la survie en forêt. Curieusement, les livres dédiés à ce genre d'instruction n'existaient pas à mon arrivée.

Ces savoir-faire relevaient donc d'une tradition orale dans les armées. Il est certain que ces précieux sésames livresques devaient exister il y a encore trois générations. Pourquoi n'en est il rien resté ? Est là l'effet du hasard, où de quelque volonté ? Peu important ! Mandaté par le Colonel de Marcellus, Commandant le 9<sup>ème</sup> BIMA, pour créer un centre d'instruction en jungle, et bénéficiaire des quelques libertés que mon chef, le Capitaine Dury, me laissait en ce sens, je passais lorsque l'emploi du temps le permettait la journée seul en forêt, à construire une base d'instruction, élaborer un parcours arboricole, trouver des sentes d'entraînement au tir avec des réceptacles naturels, à repérer des itinéraires de navigation fluviale, à construire des pièges à animaux, et, ce faisant, je regardais évoluer la flore et la faune qui m'entouraient. Le premier constat que m'imposa la jungle fut sa luxuriance, cette extraordinaire capacité à se renouveler, à croître, à escamoter les traces du passage des bêtes et des hommes, du marquage des arbres jusqu'au topofil, cette bobine de fil de coton qu'un soldat accrochait sur le côté du sentier fraîchement créé. Cette perpétuelle régénérescence déroutait parfois. Cet arbuste ne peut avoir grandi de trente centimètres en dix jours, essaie-t-on de se convaincre. Eh bien si !

La petite piste qui mène à la clairière semble parfois s'être déplacée. Mais non, c'est un rai de lumière différent, le passage d'animaux qui a retourné les feuilles, un arbre sec qui s'est abattu en travers de la sente, des surgeons qui sont apparus sur le sentier, une liane décrochée des cimes et qui vient frôler le sol. A peu de temps de là je pris conscience de la vie qui m'entourait. Mais c'est lors de mes premières nuits en forêt que la tout-puissance du monde des insectes se fit patente. La symphonie orchestrée par les bestioles sauteuses, rampantes, trottantes, volantes, par les papillons, par de magnifiques longicornes en costumes de Pierrot ou d'Arlequin inquiète d'abord autant qu'elle déroutait. Rapidement, l'habitude fait que ce bruit de fond incessant devient nécessaire à l'endormissement, en plus de la fatigue. Lorsqu'il diminue autour de vous, c'est qu'un intrus se déplace à proximité. Et, dès les premières lueurs de l'aube, ces milliers de bruits s'atténuent. Un grand nombre d'insectes, d'animaux et oiseaux nocturnes regagnent alors leur terrier, leur nid ou leur tanière. D'autres ont pris la relève. La forêt guyanaise jamais ni ne dort, ni ne s'immobilise. Plus je m'éloignais de la ville, et plus les animaux s'approchaient, intrigués semble-t-il par ce spécimen biologique non identifié gravitant dans leur habitat. Curieux jusqu'à l'intrépidité, les coatis et kinkajous peuvent s'approcher à moins de deux mètres s'ils ont flairé quelque nourriture à leur goût. Bien évidemment, si pour de semblables raisons, c'est un puma ou un jaguar qui s'approche, il est normal de ne pas rester impassible. Une autre famille d'animaux est spécifique à la Guyane : c'est la grande famille des insoucians, comme l'agami, qui, si vous ne bougez pas, vient picorer à trois pas de vous, et l'agouti, qui déboule brusquement et vient s'étourdir en vous percutant les pieds parce que vous êtes resté sur sa piste, et qu'il s'en écarte rarement. Tout en conservant une distance qu'ils jugent suffisante à leur sécurité, les singes sont ainsi, et vous suivent d'arbre en arbre quand vous traversez leur territoire. Les plus discourtois, comme l'atèle, vous jettent tout ce qui leur tombe sous la main, pour rendre plus clair leur message inhospitalier. Certains de ces primates payaient de leur vie leur approche pour nous éconduire, car ils constituent hélas un mets de choix pour les piroguiers à charge de familles volumineuses. Il convient ici de préciser que seuls les indiens à titre permanent et les militaires à titre occasionnel sont autorisés à pénétrer dans ces réserves naturelles immenses que sont les confins guyanais, dans les monts Tumuc Humac.

Lorsque mon chef me confia ma première mission en forêt, j'évoluais déjà depuis quelques temps sans la moindre appréhension en jungle. J'avais accompagné plusieurs missions, fluviales ou terrestres, sans en être le patron. Moments uniques d'apprentissage !

Habituellement, les missions dites profondes consistaient à aller vérifier que nos voisins brésiliens n'avaient pas déplacé l'une des sept bornes qui marquaient la frontière avec leur pays, la borne sept, encore appelée de « trijonction » étant, elle, située au point de rencontre du Surinam, du Brésil et de la Guyane. En l'occurrence, le scénario qui m'attendait était quelque peu différent : il s'agissait de créer une zone de poser d'hélicoptère au sommet d'une colline que la toponymie cartographique désignait sous le nom de Massialine. Cette zone de poser viendrait renforcer les capacités de nos hélicoptères et pilotes à se poser en cas de pépins mécaniques.

Je disposais d'une cinquantaine de jours pour préparer la mission. Rien de trop, sachant qu'il fallait sélectionner les participants, les tester lors d'une progression de quelques jours dans des conditions aussi proches de la réalité que possible, mais avant tout qu'il convenait de dresser soi-même la carte du terrain correspondant à la phase pédestre de la mission. En effet, il n'existait en 1982 aucune cartographie IGN du territoire. Le chef de la mission à venir élaborait lui-même sa carte à l'échelle 1/50 000<sup>ème</sup>, en s'appuyant sur les photos aériennes du secteur géographique concerné. A la condition qu'elles existent, et à la condition encore qu'un blanc nuage ne masque pas le relief des lieux survolés par les avions, et ne fasse encourir au détachement le risque de s'aventurer en « terra incognita », et de se trouver confrontés à de multiples désagréments, dont la présence de marécages insalubres et infestés de serpents n'était pas le moindre.

Un détachement de mission profonde se compose d'une trentaine d'individus, officiers, sous-officiers, militaires du rang engagés ou appelés, auxquels viennent prêter main forte une dizaine de piroguiers environ, sans lesquels la remontée du fleuve Maroni deviendrait problématique. Ces dépositaires de la mémoire des fleuves appartiennent à deux ethnies d'anciens nègres marrons, les Bosch et les Bonis. Après leur fuite des plantations, pourchassés par leurs anciens patrons, ils se sont enfoncés dans la jungle et ont conquis leur territoire de haute lutte, contre les indiens d'abord, entre eux ensuite, car les traditions et le polythéisme animiste varient chez les uns ou chez les autres. Ainsi, les Bonis ne tueront pas un anaconda, alors que les Bosch qui s'en nourrissent discrètement hors de la présence des Bonis épargneront les caïmans.

Là s'arrête cependant leur sympathie pour la cause animale, et chaque mission est l'occasion de faire le plein de gibier, singes et iguanes, qu'ils feront boucaner pendant l'attente du retour de la colonne pédestre au camp de base, avant de distribuer ces victuailles à leur nombreux « bureaux », dans les villages français et surinamiens qui bordent le grand fleuve. Deux d'entre eux, désignées par Mano, leur chef, participent à la mission pédestre. Ils se plient parfois en rechignant à cette contrainte qui les prive de chasse. Mais de les savoir dans la colonne est rassurant pour tous. De leur démarche assurée, pieds nus, avec un bagage limité à l'essentiel, le hamac, leur fusil, quelques cartouches, du fil de pêche et quelques hameçons, avec leur coupe-coupe en permanence à la main, ils disposent d'un ascendant psychologique indéniable sur la troupe.

Leur conseil est également précieux pour le chef de mission qui doit créer une zone d'hélicoptère ou de poser d'hélicoptère. Car non seulement leur connaissance des essences de bois évite bien des efforts inutiles, mais de plus, ce sont des artistes de la tronçonneuse. Au milieu de la triple canopée, dans un indescriptible entrelacs de lianes et d'arbres, ils parviennent à faire tomber où il a été convenu le colosse ligneux décapité. S'ils sont incapables de géolocalisation, en revanche, ils sauront très facilement retrouver la piste tracée à l'aller pour revenir au camp de base. Mieux vaut s'attirer leurs bonnes grâces car ces seigneurs de la jungle ont parfois leurs têtes. Et sous une forme ou une autre, ils vous le font savoir. Il est arrivé lors de missions précédentes que, sur l'emplacement de la future zone de poser, après un échange assez vif entre eux dans leur langue, ils annoncent au chef de mission que le fromager' qui trône au milieu de la future zone de poser est pour eux sacré.

Retrouver ensuite une zone qui se prête à l'atterrissage et au décollage des pumas peut paraître simple, mais ne l'est en rien. Les Bonis occupent le sommet de cette hiérarchie interethnique. Maîtres de la forêt devant leurs rivaux, ils sont donc libres de circuler où bon leur semble, mais ne tolèrent pas la présence des Bosch dans le bras de rivière du Petit Inini où se situe la nécropole de leurs chefs.

### La Phase préparatoire

Je m'attelle avec humilité à la tâche la plus complexe, la création de ces morceaux de carte au 1/50 000<sup>ème</sup>, dont la qualité et les caractéristiques pèsent lourdement sur la réussite de la mission. Le document répond en effet à un cahier des charges bien précis : outre l'échelle, doivent figurer les courbes de niveau de 20 en 20 mètres, les points caractéristiques précédemment identifiés, l'orientation des cols situés sur l'axe de progression, la toponymie des lieux lorsqu'elle existe. Mais ma mission sort de l'ordinaire, c'est une première, avec les conséquences que cela induit. Si les photos aériennes des itinéraires menant aux bornes sont depuis longtemps identifiées et regroupées, je mets pour ma part des heures à vérifier les nomenclatures, puis à assembler en les faisant se recouper les photos couvrant ma zone de mission pédestre. Chaussé de lunettes stéréoscopiques je commence ensuite le dessin de la carte. Le relief du terrain apparaît. Le chevelu s'affine. Quelques rares points côtés me permettent d'estimer l'altitude. Si le survol de la Guyane laisse une impression de plat pays densément persillé, il s'agit là d'une vision d'aviateur, car la réalité du terrain rattrape rapidement les rêveurs. C'est une succession ininterrompue de collines plus ou moins escarpées qui couvre l'intérieur du pays. Les rivières sinuent paresseusement autour de ces obstacles jusqu'à la mer, qu'elles viennent ocrer de leurs riches alluvions. Sur leurs berges, la luxuriance de la végétation est parfois telle que la vision s'arrête à ce mur verdoyant qui dégringole de la cime des arbres. Parfois, depuis la pirogue, l'on entr'aperçoit dans la pénombre les ocres ou les ocelles sur fond clair d'un animal.

L' image évanescence alimente un court instant l'imagination. Puis plus rien ! L'obscurité avale la tâche vaguement discernée. En permanence, le vacarme des oiseaux, les cris des singes et parfois ces sonorités d'orgue arrachées aux arbres par le vent étouffent les bruits de proximité. Difficile donc de déceler le moindre bruit. Les animaux sont discrets, leur démarche prudente. L'ombre profonde de la jungle redevient mystérieuse, infiniment riche de surprise, parfois dangereuse. L'accoutumance à ce camaïeu de verts requiert environ un mois. Auparavant, il est ardu de distinguer les verts kaki des verts jaunâtres, ou les verts sombres entre eux.

Quand les piroguiers à ma première mission criaient « guana » et cherchaient des yeux le fusil dans la pirogue, bien que guidé par la direction de leur doigt pointé, je scrutai vainement les branches penchées sur la rivière sans parvenir à localiser l'animal. Mais revenons à notre carte. Ce n'est encore qu'une esquisse. Grâce à l'étroite et permanente collaboration des Armées et du Bureau des Recherches Géologiques et Minières (BRGM) j'obtiens le relevé hydrographique de la zone qui m'intéresse. Procédant alors par superposition, je peux corriger quelques erreurs et apporter quelques précisions à la hauteur et à l'orientation des cols. Ces détails me sont précieux : en effet, avec l'accord du Capitaine Dury, j'ai décidé de rompre avec l'habitude qui consiste à faire marcher la colonne sur de longues distances en conservant la même direction, ou, pour me plier à la terminologie ayant cours, au même azimut.



Certains de mes prédécesseurs, dont le Capitaine Rénéric, avaient déjà pointé du doigt les inconvénients de cette méthode. Le franchissement des innombrables criques, bras de rivière ou marécages faisait baisser la vitesse de progression d'un kilomètre à l'heure à 200 mètres à l'heure, les berges pullulaient de bestioles inhospitalières, grages grands carreaux ou rouges (*Lachesis muta*), anacondas, boas, caïmans, et parfois des aïmaras, grands poissons carnivores friands d'iguanes, et bondissant

aveuglement sur tout ce qui tombe bruyamment à l'eau dans leur secteur de chasse. La fatigue qui marquait les organismes devenait alors source de laxisme, les layonneurs<sup>1</sup> se rapprochaient



insensiblement les uns des autres, et ainsi survenaient les blessures au coupe-coupe au mollet ou, plus gravement, au tendon d'Achille. Les expérimentations de progression par les crêtes nous avaient fourni un lot d'informations utiles: sur les arêtes dorsales de ces collines la progression était moins chaotique, rencontrait moins d'obstacles, des sentes animales existaient, les colonnes, du premier layonneur au dernier porteur pouvaient parcourir jusqu'à 1200 mètres de l'heure en moyenne, et les communications avec

les TRPP 11 portaient en général plus loin. En revanche, le risque était beaucoup plus grand de tomber sur un large bosquet de pri-pri, cette herbe rasoir très dense de trois à quatre mètres de haut, la distance à parcourir s'accroissait de 30%, et la localisation des cols ne souffrait aucune approximation. Cette remise en cause touchait également le conditionnement de la nourriture. Depuis qu'avaient été créés les sachets lyophilisés, le transport de gros boîtages était devenu obsolète.

Ma carte d'ensemble achevée, il me reste à opérer mon découpage quotidien.

En moyenne, la vitesse de progression d'une longue colonne est d'un kilomètre à l'heure, ce qui dans l'absolu, et compte tenu des dix heures passées sur la piste, pourrait signifier environ 10 km par jour. Mais il me faut tenir compte de la fatigue des hommes, laquelle se mesure en termes des dénivelés positifs et négatifs, ainsi qu'en terme de pénétrabilité de la végétation identifiée sur le parcours. Et la halte du soir, qui survient autour des 17 heures 30, doit impérativement s'effectuer à proximité d'une crique, avec un petit cours d'eau.

L'eau est essentielle à tous pour préparer la tambouille, remplir les gourdes pour le lendemain, laver les treillis saturés de sueur et de sel, comme au toubib pour laver les petits bobos contractés pendant la journée. Les antillais qui composent l'essentiel du détachement sont rustiques, endurants et peu enclins à la geignardise. Les piquûres de serpent sont rares. Le toubib passe l'essentiel de son temps à soigner les dos épluchés par les sacs de 30 kg ou plus, à ouvrir et soigner les ampoules, et surtout à ôter à la pince les épines de palmiers « awara » qui s'infectent rapidement. La fatigue et le manque de vigilance sont rapidement sanctionnés par ces palmiers aux piquants acérés, les awaras que l'on trouve partout en Guyane, hélas souvent quand le déséquilibre est irréversible.

Une fois que j'ai saucissonné mon parcours, je me constitue une cartographie « à la journée ». Les heures passées à digérer les subtilités de la carte me permettent en outre de statuer rapidement sur l'emplacement que devront gagner les pirogues à vide pour nous attendre. Avec les hommes, les sacs et le matériel, pour remonter jusqu'à leur emplacement par voie fluviale, il aurait fallu multiplier les ruptures de charges, partielles ou totales, puis rembarquer personnel et matériel dans le bassin supérieur de la rivière, ce qui eut été éreintant et chronophage.

Concernant les participants à la mission, mon patron, en voulant récompenser les plus solides éléments de la compagnie m'adjoint un encadrement idéal. L'adjudant de Compagnie, Laumuno, est un colosse attachant, excellent sportif, ceinture noire de karaté, jouissant sur la troupe d'un ascendant naturel. Il est d'une rare alchimie, tantôt débonnaire et tantôt fantasque. Originaire des Saintes, à la Guadeloupe, il vante les charmes de son île avec conviction, et l'on sent derrière le discours un brin de vraie nostalgie. Une seconde forte personnalité renforce l'équipe des sous-officiers en la personne du sergent-chef Leroux, à l'esprit toujours en mouvement, infatigable, doté d'un solide bon sens, donc de réflexes. Connaissant son ascendant sur les piroguiers, je lui assigne la responsabilité de la mission

fluviale et l'établissement du camp de base fluvial à un endroit très caractéristique de la rivière. Leroux est de plus doté de cette qualité mal partagée qu'est la compréhension des situations, qui, pour le chef, se traduit par une économie de mots. Une fois la mission définie et circonscrite, il sait d'expérience quelles tâches, quelles précautions, quelles possibilités en découlent. Parmi les spécialistes essentiels à ce type de mission, comme de bien d'autres dès que l'on se trouve éloigné de ses bases, on trouve les transmetteurs. Obtenir la liaison dans le désert, en montagne, dans les steppes ou dans des parages marécageux ne présente généralement pas de difficulté. En forêt, l'exercice prend une autre dimension. Le terrain et les arbres contrarient les ondes et contraignent parfois à repositionner les antennes terrestres de l'ANGRC 9. Pendant toute la durée de la liaison, il faut pédaler afin de conserver un niveau de chargement constant à la batterie. Démonté, le poste est lourd et anguleux, et cause fréquemment de douloureuses irritations à son porteur. Et malheureusement, presque rien ne passe en clair. Les messages quotidiens du chef de mission sont donc transmis en morse, et codés selon un chiffrage qui varie quotidiennement. C'est le caporal-chef Gallego qui s'y colle. L'apparence de l'homme est trompeuse. Il est mince à en paraître chétif, mais d'une résilience au mal et à l'effort peu commune. Jamais quiconque n'a entendu Gallego se plaindre. C'est néanmoins d'abord sur ses qualités de transmetteur qu'il rejoint le détachement. Le toubib, indispensable, nous est imposé par le corps médical. Le chef de l'infirmerie du 9<sup>ème</sup> BIMa, le Commandant Bertevas, un officier médecin d'expérience, décline régulièrement l'invitation qui lui est faite d'aller se promener en forêt. C'est donc par défaut à l'aspirant que revient l'honneur d'aller crapahuter en jungle plus d'une semaine durant avec un sac de près de 30 kilos sur les épaules. Par chance, celui qui nous accompagne y a pris goût et serait plutôt demandeur. La désignation des participants est l'affaire du Commandant d'Unité. C'est lui qui, depuis sa prise de commandement, a tenu à jour la comptabilité de ceux qui ont effectué ou pas des missions de ce type. Il désigne donc nommément les hommes qui sont pressentis pour participer à la mission.

Les heureux élus doivent confirmer leur aptitude lors d'une petite traversière effectuée généralement dans la montagne de Kaw-Roura. Peu de temps après mon arrivée, c'est là que j'avais fait connaissance avec la forêt, que j'avais dégringolé de mon hamac et provoqué le rire franc du Capitaine Le Moguen, c'est là que j'avais découvert ce bruit de fond incessant qui meuble les nuits en jungle, fait de crissements, glissements, craquements, pépiements, stridulations, froissements, couronnés par les cris rauques des singes hurleurs qui roulent d'une colline à l'autre. La vie nocturne est partout : dans les arbres, dans les airs, sur et dans le sol. C'est là que j'avais appris à me protéger des principaux prédateurs forestiers que sont les insectes, à enduire les cordes du hamac de répulsif formique, à poser mes chaussures retournées au sommet de bâtons longs d'un mètre environ pour éviter d'y trouver une matoutou ou un scorpion au matin, à faire sécher mon treillis dans la poche du hamac, à me doter d'un drap très fin mais indispensable pour supporter la chute habituelle de température qui survient vers les deux heures du matin. C'est là que j'avais appris à sélectionner les arbres sur lesquels j'allais accrocher mon hamac, et à vérifier qu'aucun des arbres environnants n'était mort, et ne menaçait de tomber. Tout cela, à l'évidence, les hommes pressentis pour la mission le connaissent par cœur. J'en profite pour repérer les plus précis des navigateurs qui vont tracer notre itinéraire, c'est à dire ceux qui, malgré la multitude d'obstacles qui jalonnent le parcours, vont rester le plus fidèlement sur l'azimut donné. Au retour, la composition du détachement est arrêtée. Les semaines ont passé rapidement. La veille du départ de la mission, le détachement prend la route pour se rendre à Saint Jean du Maroni, où se trouvent la section fluviale de la compagnie et les piroguiers. Je fais un tour chez eux, jauge l'ambiance, discute un peu avec Balaka, un piroguier ventripotent toujours hilare, et nous nous donnons rendez-vous au lendemain.

## En forêt

A potron-minet, le détachement est rassemblé à proximité du petit dégrad<sup>2</sup> de Saint Jean du Maroni. Les pirogues sont déjà chargées, les sacs arrimés, les fûts d'essence répartis. Le capitaine est là, qui préside le lever des couleurs et souhaite bonne chance à l'ensemble du détachement. Les piroguiers sont eux aussi sur les rangs, calmes, fiers et souriants. Puis je me soumetts avec eux au rituel de la bénédiction du fleuve. Je n'ai pas oublié la bouteille de rhum.

Mano, le patron des piroguiers s'en saisit et commence son incantation, dans laquelle le fleuve est déifié, et ses obstacles et dangers soigneusement récités. Il verse un peu de rhum dans le fleuve, puis boit au goulot et fait passer la bouteille. Nous l'imitons tous, moi inclus. Nous embarquons sitôt la cérémonie terminée, les takari-men<sup>3</sup> à l'avant des pirogues, les bossmen<sup>4</sup> derrière. La remontée du Maroni s'effectue à moyenne vitesse, en ménageant les moteurs avant de passer les sauts qui solliciteront leur puissance



maximale. Apatou apparaît puis s'évanouit. Le fleuve, ses berges, la force du courant, les écueils et les îles changent sans cesse d'aspect. La réverbération du soleil sur l'onde fatigue les yeux, le ronronnement continu du moteur fait s'assoupir les hommes les uns après les autres. De temps à autres, un piroguier récupère un quart d'eau dans la rivière pour humidifier son couac<sup>5</sup>, qu'il grignote lentement. La vue ne traverse guère qu'une vingtaine de centimètres de cette eau rendue opaque par le transport des alluvions et des végétaux en décomposition. Deux heures trente après le départ, nous sommes au pied du premier rapide, le saut Hermina. Il se franchit sans difficulté, sans rupture de charge.

Plus loin, les piroguiers devront montrer leur savoir-faire pour le franchissement des sauts Ampuman, Singa Tété, Poligoudou (les richesses perdues en langage Bushinengué), et Grand Saut. C'est hors saisons des pluies que la rivière est la plus traîtresse. Le débit qui subsiste entre le bassin supérieur et le bassin inférieur du fleuve est alors insuffisant pour garantir un franchissement sans anicroche. L'expérience nous a en outre enseigné que le danger de retournement de la pirogue est plus grand dans la descente que dans la montée, lorsque l'embarcation est mal engagée, et subit la pression colossale d'un remous qui vient perturber sa trajectoire. C'est le chavirage. Au pied des sauts, des trésors engloutis dorment depuis deux siècles. Mais la violence du courant y est telle que les plongeurs les plus chevronnés ne s'y hasardent pas. Il n'est pas rare, grâce aux échanges verbaux rapides entre pirogue descendante et montante, que nos piroguiers aient pris connaissance à l'avance de l'état et de la difficulté de franchissement de tel ou tel saut. Les soldats présents dans les pirogues sont rompus à tous les franchissements possibles : avec le chargement complet, avec rupture de charge partielle ; on descend alors les bidons d'essence et les sacs en priorité, avec rupture de charge totale : il n'est d'autre choix alors que de porter à dos d'homme ce qui peut l'être, et de créer simultanément un chemin de halage avec des rondins sur lesquels les pirogues seront tirées jusqu'au bassin supérieur.

Si cette nécessité se fait rare sur le Maroni, elle s'impose plus fréquemment sur la rivière Mana, dont certains sauts sont plus abrupts, et moins bien connus des piroguiers. Le fleuve se montre aujourd'hui peu capricieux. Nous passons les premiers groupes d'îlots, Grand Santi, puis Pompidou-Papaïchton, et vers cinq heures trente du soir, c'est enfin Maripasoula, le dernier grand village ouvert avant de pénétrer sur les terres des indiens Wayanas. Les corps ankylosés se déploient gauchement. Je vais signaler notre présence à la gendarmerie. Puis nous prenons la direction du petit camp qui nous est réservé, et après avoir organisé la garde pour la nuit, puis rempli rapidement le message

formaté du jour, je fais le tour des hommes, autant pour tâter l'ambiance que pour minimiser, voire banaliser les difficultés qui nous attendent. Les gars sont détendus, et plutôt impatients d'entrer dans le vif du sujet, la forêt. Le toubib joue relâche aujourd'hui. Pas un seul bobo. Le repas est détendu. A l'issue je donne les ordres pour le lendemain, en présence du chef des piroguiers et de son adjoint au nombril proéminent, Balaka.

Il est 6 heures 30 du matin quand nous nous écartons de Maripasoula et glissons vers l'amont du fleuve. Nous progressons à la même vitesse que la veille. Vers 10 heures, je repère l'endroit



caractéristique d'où j'ai choisi d'attaquer la progression pédestre. Les hommes débarquent, règlent les sangles de leurs sacs, le hissent ou se font aider pour l'installer sur leurs épaules. Chacun porte en moyenne une trentaine de kilogrammes.

Je donne mes dernières recommandations au Sergent-chef Leroux, et regagne la berge pour vérifier, boussole en main, l'azimut pris par les layonneurs de tête, puis c'est le départ du premier élément, chargé de créer la trace. Le second élément, plus lourdement chargé, suit à vingt minutes. La mission qui échoit à Leroux n'est pas simple. Il doit nous attendre avec les pirogues à une quarantaine

de kilomètres environ de l'endroit où il nous a débarqué.

Pour y parvenir, il lui faudra trouver la jonction de l'affluent du Maroni qui y mène, masquée par une tenture de verdure, puis rendre la rivière navigable en découpant les arbres qui en obstruent le cours, en les débitant parfois, ce, sur les derniers quinze kilomètres au moins. L'opération, vingt fois ou plus répétée, est fastidieuse, chronophage, et de plus dangereuse, nos piroguiers ayant tendance à jouer les équilibristes et à manier la tronçonneuse d'une main, pendant qu'ils s'accrochent de l'autre à une branche et assurent de leurs seuls pieds la stabilité de la pirogue. Le fond des criques est inégal. Sans le takari<sup>8</sup>, impossible d'en estimer la profondeur ni de quoi se constitue le fond, dans l'éventualité où la hauteur d'eau permettrait de débarquer. Parfois les berges étroites de la rivière s'ouvrent sur un petit lac aux nymphéas flottants se disputant la surface de l'espace avec d'autres plantes aquatiques enracinées. La propulsion moteur se fait alors à très faible vitesse, pour le pas casser les hélices, ou bloquer brutalement une embarcation. Je sais cela, et Leroux aussi. Le layonnage et l'orientation commencent. L'équipe des traceurs layonneurs fait un point tous les cinquante mètres environ, la végétation le permettant. La carte dans une pochette de plastique, je vérifie régulièrement l'azimut. Au sommet du mouvement de terrain, les arbres et arbrisseaux s'espacent. Le cheminement en est facilité. Il est presque midi lorsque se produit un incident qui, bien que banal, aurait pu avoir des conséquences dramatiques. M'écartant d'une quarantaine de centimètres du traçage, je repousse du genou les feuilles d'un arbrisseau. Une nuée de mouche sans raison ou mouches à feu s'en échappe, et je sens immédiatement les piqûres douloureuses des bestioles, sur les cuisses, dans le cou, à la face. En cinq secondes, je subis une douzaine d'impacts. Dans les minutes qui suivent, je fais une tachycardie et ressens une immense faiblesse. Je me délaïsse de mon sac à bonne distance du nid, puis une nausée incoercible me prend et je rends mon petit déjeuner à la forêt. L'instant d'après, je m'isole pour satisfaire un besoin impérieux et subit. Vidé de toute force par le choc anaphylactique, je m'assois alors au pied d'un grand arbre et attends que la chamade s'atténue. Le jeune toubib, alerté, me rejoint. Il n'a pas dans sa trousse de stylo injecteur. Quinze minutes environ se sont écoulées quand je sens mon pouls redescendre et revenir à la normale. Je suis lucide, mais incapable de reprendre mon sac et poursuivre. Je donne mes ordres, qui sont de poursuivre jusqu'à une petite crique que l'on doit traverser, et de faire halte sur place jusqu'à ce que je puisse rejoindre. Une heure environ plus tard, le jeune aspirant médecin arrive avec un quart contenant une soupe chaude, revigorante. Il me conseille d'attendre les premiers effets de la digestion avant de repartir, ce que je fais. Laumuno a fait



récupérer mon sac. Mal consolidé encore, j'effectue lentement le parcours pour rejoindre le détachement. Après avoir remercié l'adjudant et les soldats qui se sont répartis mes affaires, je me fends de quelques plaisanteries visant à rassurer. Puis nous poursuivons sur notre itinéraire. Reprenant ma place en tête de colonne, je veille à rester sur notre cap, tout en observant si les mouvements de terrain alentour correspondent bien à ceux figurant sur la carte. Cheminer par les crêtes nous a fait gagner du temps. Vers 17h00, nous parvenons au point de bivouac prévu. Après le petit tour d'inspection permettant de s'assurer que nul arbre ne menace de tomber, chacun procède à l'arrimage de son hamac. Après un débarbouillage dans une eau limpide, je repasse entre les mains du toubib. Pommade. J'ai le visage boursoufflé par les piqûres mais ne le sens pas.

A peine suis-je installé, que Gallego, qui a réussi à obtenir la liaison, me sollicite pour le message quotidien. Ceci fait, je discute un peu avec Laumuno, tout en cassant la croûte. Lorsque j'ai terminé d'installer mes baguettes pour y planter mes chaussures renversées, il fait nuit. La moitié des gars dorment déjà. Malgré l'incident, le sommeil me prend rapidement.

Au matin, j'ai récupéré. Il fait beau, bonne chose ! Progresser en forêt amazonienne sous la pluie, dans une pénombre et une moiteur lourde s'avère très vite usant. Le petit déjeuner une fois avalé, nous nous réunissons, avec les layonneurs, en insistant sur les points particuliers du terrain que nous devons rencontrer ; les cols, l'orientation de lignes de crête, les descentes délicates, quelques rares criques. Nos deux piroguiers sont hilares, et ont hâte de revoir leurs copains. Le toubib est rassuré sur mon état. Les sacs sont endossés et nous attaquons la marche à 7 heures. A 9 heures, nous faisons halte pour un petit casse-croûte de 15 minutes. Il convient surtout de boire, car l'humidité ambiante semble aspirer toute l'eau de notre corps. Certains prennent du Tang, une boisson lyophilisée ajoutée à l'eau, qui donne un petit coup de fouet. D'autres grignotent un morceau de lard fumé, des gâteaux ou quelques fruits secs. Les pastilles de sel prises le matin semblent n'être pas d'un grand effet. Dès les premières minutes de marche, les treillis sont à nouveau trempés. On y retrouve le sel, que marquent de larges ocelles. Mais tout le monde est habitué, et nul n'y prête attention. Sur quelques centaines de mètres, nous sommes accompagnés par des singes atèles qui caquettent en se déplaçant, et de temps à autres s'arrêtent pour pencher la tête dans notre direction, écarquillant leurs grands yeux curieux. Le spectacle est cocasse, inverse à celui des zoos. Ici, les bêtes curieuses, ce sont les hommes ! Les piroguiers, pourtant bons tireurs, s'abstiennent de les mettre en joue. Nous avons convenu qu'ils ne tueront que les animaux qu'ils mangeront. A midi, toujours à proximité d'une petite crique ou d'une cascade, nous nous arrêtons pour un repas plus substantiel. Les rais de lumière qui parviennent au sol se faisant rares, les soldats se les disputent. Dans ces tâches de soleil, les treillis sèchent plus vite, et le bienfait sur le visage ou sur le dos endolori est indescriptible. Je sens en mangeant que mes tuméfactions au visage n'ont pas disparu. Mais la mission ne comportant pas d'épreuve de beauté à l'arrivée, je n'en ai cure. La marche reprend. On ne peut parler ici de paysage, tant la vue est étriquée. Il demeure que le terrain change sans cesse, présente de nouvelles formes, une nouvelle végétation, une nouvelle couleur de terre. Parfois, sur l'axe se trouve un abattis qu'il faut contourner. Ces arbres secs, enchevêtrés par les lianes avec d'autres moins solides peuvent constituer un obstacle long et pénible à contourner. Des contournements par la gauche ou par la droite, c'est le plus facile que l'on utilisera pour alléger la marche des « lourds » qui ne peuvent sac à dos franchir de trop nombreux obstacles du genre. De temps à autres, un juron fuse dans la colonne, jeté par un soldat qui n'a pas pu corriger le glissement qui l'amenait tout droit sur un awara. Il n'y a d'ailleurs pas que les soldats concernés, l'awara étant aveugle et n'épargnant personne. Le toubib aura du boulot ce soir, se dit-on tout au plus. Le topofil se déroule, sur des kilomètres, attestant temporairement de notre passage. Le soir, arrivés au bivouac, les piroguiers tuent deux hoccas et les partagent. Chaque oiseau pèse environ 4kg. Il y en a pour tous. Le piroguier m'explique que ces oiseaux vivent par couple jusqu'à la mort. Après avoir abattu le premier, il lui a suffi d'attendre au même endroit que le second se montre. Bien triste récompense pour des oiseaux si fidèles !

Le troisième jour de marche en forêt se déroule sans incident. Nous progressons à la vitesse prévue, peut-être un peu plus vite grâce aux dorsales que nous empruntons. L'axe est bon, comme

l'ont prouvé les repères pris au départ et rencontrés. La fatigue commence à se faire sentir, en particulier chez les layonneurs qui continuent coupe-coupe à la main, à se frayer un passage pour les premiers, à l'élargir pour les suivants au profit des lourds. Les ampoules aux mains se multiplient. Certains gardent dans leur poche la petite lime « queue de rat » qui leur permet d'affûter leurs coupecoupes. En quelques secondes, les lames retrouvent leur tranchant, et eux retrouvent le moral, ne doutant plus de leur efficacité. C'est une autre histoire lorsque la végétation traversée est parsemée d'arbrisseaux en bois-de-fer ou de taillis. Dans le premier cas, le coup porté en oblique, qui aurait du trancher net l'arbrisseau l'aura alors à peine entamé, laissant une échancrure en arc de cercle dans la lame. De plus, cette résilience au coup s'aggrave d'une résonance dans le poignet et le bras particulièrement pénible, qui incite à l'interrogation et marque ensuite les mémoires. La Guyane peut se faire cruelle avec ceux qui ne se donnent pas la peine d'apprendre. Ainsi en va-t-il de la papillonite, ainsi en va-t-il des matoutous dans les habitations où traînent quelques insectes, ainsi en va-t-il des serpents qui entrent dans les maisons, attirés par un oiseau en cage dont ils sont friands. Sur



l'itinéraire choisi, pas de mauvaise surprise comme un nid de grages grands carreaux. De son nom latin *Lachesis Muta* ce grand vipéridé s'est créé une funeste renommée non seulement par le nombre de décès survenant après sa morsure, mais aussi par une folie meurtrière qui lui fait attaquer la même proie et la mordre six ou sept fois, longtemps après avoir vidé ses glandes à venin. Les plus grands spécimens mesurant près de 2,5 mètres, il n'est pas rare que les morsures surviennent au ventre. Un forestier local aime à raconter qu'alors qu'il déblayait un abattis sur un sentier de halage, un grage voyant ses petits menacés s'en est pris à la lame du bulldozer qui allait les ensevelir. Par chance, la bestiole fréquente plutôt les zones humides, marécageuses, et les bords de rivière. Plus commune est la rencontre avec ce serpent liane, l'*Oxybelis*, que les vibrations du sol ne font pas fuir à

notre approche, et qui pend parfois à hauteur de tête dans une totale immobilité. Il est néanmoins reconnaissable à sa tête oblongue et ses grands yeux, pour peu qu'il veuille bien les tenir ouverts. Mais la colonne poursuit sa progression sans encombre, conformément au plan de marche. A la halte, l'un des piroguiers vient m'avertir qu'il a entr'aperçu un puma à plusieurs occasions pendant la journée. Afin d'éviter d'avoir une visite inopportune au milieu du bivouac, je demande à tous de regrouper les déchets du repas et les fais enterrer à quelque distance des hamacs. Malgré cette précaution, quelques empreintes aisément reconnaissables restent visibles au matin.

Au quatrième jour, la fatigue s'accroît. Les ampoules, les brûlures provoquées par les sangles des sacs sur des peaux humides déjà irritées par le sel se multiplient, les layonneurs doivent être rappelés à l'ordre pour conserver leurs distances, et les piqûres d'awara sont foison dans la colonne des porteurs. De plus, avec la fatigue, insidieusement, comme toujours, le doute s'installe. Les plus pessimistes se voient errer interminablement dans cette jungle hostile, qui se repaîtra tôt ou tard de leur chair. Un petit éclaircissement s'impose, à la fois ferme et paternel. Nous n'avons pas pris de retard sur la planification et les retrouvailles avec Leroux et les piroguiers sont prévues pour demain.

Par surcroît, nous avons joué de chance, car la pluie, capricieuse lorsque l'on s'élève un peu, nous a épargnés. Nous jouissons par conséquent de plus de luminosité sous la frondaison.

Sur le chemin il nous faut nous frayer une sente au milieu d'un bosquet très dense de pri-pri. Les possibilités de contournement par la gauche ou par la droite dans des pentes accentuées se révèlent vite chronophage pour la colonne des lourds. Il faut traverser. Le travail des layonneurs qui sabrent leur chemin à grand'peine dans cette herbe drue et coupante est éreintant. Toutes les demi-heures, il

convient de les relayer. Une clarté grandissante nous annonce la fin du labeur. Les gars ont largement mérité une pause pour souffler. Il nous a fallu plus d'une heure pour traverser 150 mètres de pri-pri. Nous sommes tous lardés de fines coupures sur les avant-bras et les visages, légèrement sanguinolents, mais la fierté collective nous fait négliger et notre état et la fatigue, et ce sont des sourires qui s'échangent. Malgré l'obstacle impromptu, la crique identifiée pour servir de bivouac est atteinte vers les 17 heures. Et, bonne nouvelle : il n'y a plus de trace du puma qui nous escortait discrètement.

A l'aube du cinquième jour de marche, après le déjeuner, je reprends mes repères topographiques et briefe les layonneurs. Dans l'après-midi, vers les cinq heures, nous devrions tomber sur le campement des piroguiers. L'erreur est exclue. Ce serait comme deux équipes forant un tunnel à ses deux extrémités et se croisant sans se rencontrer. Le message passe d'autant mieux que chacun sait que l'ordinaire se verra agrémenté au campement de viande ou de poisson. Les crêtes sont dégagées, les hommes puissamment motivés, et nous progressons rapidement. Vers quatre heures de l'après-midi nous parvient l'odeur d'un boucané. Quelques minutes après, nous entendons résonner des coups de machette dans du bois. Et sur la piste, venant à notre rencontre, Leroux apparaît. Il a quelque difficulté à masquer un sourire goguenard en voyant mes pommettes et mes yeux encore enflés. En premier lieu, je note qu'il est exactement à l'endroit où je lui avais demandé de nous attendre, qui est le confluent de deux criques. Je prends la mesure ensuite du travail effectué pour nous accueillir, qui va jusqu'au nettoyage de l'emplacement du hamac de chacun. Un peu à l'écart des hamacs et boucanés, des feuillées<sup>7</sup> ont été creusées. Enfin, peu importe que ce soit du maïpouri<sup>6</sup>, du tatou, du singe ou de l'aïmara qui dégage ce fumet tentateur, il y a de quoi régaler tout le monde ce soir. En continuant avec mon hôte le tour du bivouac, je note une douzaine de sacs de jute pleins à ras bord, stockés dans un coin et m'approche. C'est le produit de la chasse des piroguiers pendant les quelques jours où ils nous ont attendus. En redescendant le Maroni, ils en distribueront une bonne partie à leur seconde, voire troisième épouse, sans distinction du fait qu'elle habite côté français ou surinamien. La frontière est un concept décidément très vague et très européen, après ce que j'ai pu voir et comprendre de l'Afrique. Nous nous penchons ensuite sur les cartes, car la mission n'est pas terminée. Leroux et les piroguiers ont remonté le cours de l'une des rivières pour amener tout le monde au plus près de Massialine, notre objectif. Ils ont dégagé le cours d'eau de tout ce qui pouvait stopper, ralentir ou entraver la remontée des pirogues. Mais le niveau trop bas de l'eau contraindra à débarquer plus loin de l'objectif que prévu.

Dans le petit camp, l'ambiance est clairement bonne et chacun y va de sa petite aventure. Le topofiliste capte les attentions, avec le récit de son serpent visiblement un peu trop secoué, qui après une heure environ de marche est sorti du topofil, lui faisant tout lâcher dans un hurlement. Le serpent était inoffensif et bienheureux de retrouver son biotope, sans doute.

Le lendemain, c'est un élément motivé et calme qui embarque dans les pirogues pour la suite de la mission. Le repas amélioré a fait du bien. La longue nuit aussi. De plus, une fois l'embarquement du matériel et des sacs terminé, les gars savent qu'ils peuvent y aller d'un petit roupillon, les piroguiers et les chefs d'embarcation étant seuls à la manœuvre. La progression avec les pirogues chargées est lente. Nous devons couper quelques arbres tombés en travers de la rivière, et certaines zones recouvertes de plantes aquatiques nous coûtent quelques goupilles de moteur, aussitôt remplacées. Sur de courtes portions du trajet, la densité de ces herbes est telle que nous en sommes réduits à progresser au takari. Les piroguiers offrent à certains moments un spectacle rare. Certains tronçonnent un arbre immergé un pied dans l'embarcation, l'autre sur l'arbre. D'autres s'affranchissent de l'obstacle en prenant suffisamment d'élan au moteur puis en le sautant littéralement, après avoir relevé le moteur à la seconde idoïne. D'autres enfin dévoilent leur adresse et leur musculature en venant à bout à la hache de troncs de plus de 50 centimètres immergés. Le lit de la rivière disparaît parfois dans un marécage de plusieurs centaines de mètres de largeur que les piroguiers traversent avec un instinct sûr. Sur le coup des 15 heures, le tirant d'eau des embarcations est insuffisant et ne permet plus d'avancer. Inutile d'attaquer la progression pédestre si tard. Je choisis un emplacement de bivouac.

Nous colportons tronçonneuses, essence, huile, explosifs, outils, armement, munitions, sacs sur la berge.

### La création de la zone de poser.

Il est sept heures quand l'élément de layonnage commence à tracer la piste, à marquer les arbres et dérouler le topofil. A 20 minutes, les lourds suivent. Certains sacs pèsent plus de 35 kg. La progression se fait d'un pas de montagnard, rythmé, attentif, faussement lent. Devant, plus qu'à l'accoutumé, les layonneurs s'appliquent à trouver un terrain régulier, dénué d'obstacles et le moins glissant possible. Il se trouve que sur la dorsale choisie pour progresser, la végétation est plus clairsemée que les jours précédents. La triple canopée est encore présente, mais les grands arbres sont plus espacés. A la pause de midi, par le fait sans doute de toucher au but, le repas se prend avec un certain recueillement et les échanges verbaux sont retenus. Vers les 15h30, nous parvenons sur un premier méplat qui m'incite à pousser plus avant l'analyse du lieu en vue d'y dégager une zone de poser. Mais le site se révèle vite inadéquat : quelques arbres en bois canon, un énorme angélique aux racines de calamar géant, ainsi que deux enchevêtrements de liane risquant de compromettre les calculs de chute des arbres voisins m'incitent à reprendre les sacs pour effectuer un dernier bond jusqu'au sommet de la colline. Là, les arbres sont plus nombreux mais moins majestueux. Il y a un peu de tout, cèdre, angélique, wacapou, Saint Martin rouge, balata, courbaril.

Mais pas de bois canon ni de fromager. Le fromager est en effet constitué d'une fibre ligneuse de faible densité, qui en fait le cauchemar des chefs de missions. D'une part, il émousse très rapidement les tronçonneuses et les bûcherons d'occasion que nous sommes passent un temps fou à ré avoyer les dents de la tronçonneuse. De plus, sa structure intérieure lui fait absorber le choc des explosifs, et la formule inculquée pendant les cours spécialisés pour briser les bois circulaires s'avère très décevante, voire franchement ridicule.

Enfin, s'accrochant à un plumeau de fibres, l'arbre tient debout et ne consent à tomber que lorsqu'il est intégralement sectionné. Mais tout cela, nous l'avons appris.

La coupe est le moment le plus dangereux de la mission. C'est là que peuvent survenir les accidents impliquant le plus de personnes ou les plus graves. Après avoir défini et délimité le périmètre de la zone de poser (environ 60 m de diamètre), correspondant aux besoins d'un Puma, et celui du stockage des bois débités, il convient de répartir les instruments, les secteurs de coupe, les relèves à venir sur les grumes les plus résistantes. On commence par un nettoyage en ligne de la zone circonscrite, au coupe-coupe. Puis après avoir compris l'influence du maillage des lianes sur la chute des troncs, on procède à l'élimination des plus accessibles d'entre elles. L'abattage des plus gros ligneux se fait ensuite par secteur. Pendant que certains ahanent dans des coupes classiques, à la hache



ou à la tronçonneuse, d'autres s'affairent à créer un méplat sur le tronc d'un arbre pour y fixer une charge d'explosif. Le volume de la charge, sa forme, sa hauteur au sol varient. Lorsqu'un arbre est à trois ou quatre coups de hache de tomber, le travail de tous les hommes à proximité est interrompu, et ils se replient sur une position sûre. Le final de l'abattage est en général confié aux piroguiers les plus aguerris. Sûrs de leur affaire, sitôt qu'asséné le dernier coup de hache qui aura raison du géant, ils courent s'abriter à distance ou derrière un autre arbre. En effet, les éclisses de bois qui volent quand s'abat bruyamment le géant

peuvent créer des blessures ou lésions graves. Dans sa chute, le grumier a entraîné quantité d'arbrisseaux, de lianes, de plantes saprophytes, d'orchidées parfois, d'insectes presque toujours. C'est ainsi sans doute qu'une guêpe de 10 centimètres environ, de couleur bleu-noir, est venue tournicoter quelques minutes autour de nous. Le plus ancien des piroguiers me dit de ne pas bouger. Je répercute à tous. La bestiole s'éloigne. Je m'informe un peu plus. Cette guêpe, me dit le piroguier, tue raide un



singe ! J'ai bien sûr le réflexe de M. Tout le Monde à ce moment-là : je regarde dans la direction où elle a disparu pour bien m'assurer qu'elle ne revient pas ! Après quoi, je gamberge un peu, moi qui suis encore défiguré par des mouches sans raison qui font à peine quinze millimètres. Le travail reprend. Il s'agit maintenant d'émonder les arbres abattus, puis de les découper en billes que l'on pourra faire rouler cahin-caha hors du secteur dédié à la pose d'un hélicoptère. Le travail est lourd, répétitif, usant. Le campement a été installé un peu en contrebas, non loin d'un petit val où coule un filet d'eau. Deux jours passent, puis un troisième au

débardage, à la propreté pour éviter que des brindilles, des petites branches, soulevées par le souffle des pales, ne viennent endommager le rotor de queue. A l'endroit considéré comme idéal, mais à la vérité rarement retenu par les pilotes, l'on procède même au marquage du sol.

Puis vient le moment où, après la énième inspection des lieux, le message est envoyé à Cayenne : « la zone de poser sur Massialine est achevée ». Par message retour, le Capitaine Dury annonce sa venue avec l'équipage de l'hélicoptère. Il faut deux heures depuis Cayenne Rochambeau pour rallier le secteur forestier où nous gravitons. Vers 11h00, nous entendons le bruit caractéristique du Puma avant de le voir. Aussitôt, les fumigènes sont allumés pour leur signaler notre position. Les pilotes des appareils sont particulièrement chevronnés. Ils commencent par survoler la zone une ou deux fois pour identifier les arbres les plus gênants, et partant, leur cap d'approche, puis ils entament la descente, presque verticale, au milieu de la frondaison.

Avant que l'hélicoptère ne soit totalement stabilisé, Dury s'en est propulsé d'un bond, et vient vers moi à grandes enjambées. Dès qu'il voit ma bouille tuméfiée, il part d'un grand rire désarmant, et me tape sur l'épaule en brayant un commentaire couvert par le bruit des turbines, inaudible. Puis il retourne à l'appareil et se saisit de son sac, demande à Laumuno de faire débarquer des glaciaires sous les vivats des hommes. Ayant sacrifié à la tradition, j'ai trimballé pendant toute la mission, bien cachée au fond du sac, une bouteille de champagne. C'est le moment de l'ouvrir. Puis le Capitaine fait le tour avec les pilotes de la zone de poser. Je pense aux grands anciens d'une époque révolue que j'ai tant admirés, Latécoère, Mermoz, Saint Ex, Guillaumet, qui ont créé des dizaines de zones de dépôt de carburant, dont certaines sont devenues des aéroports. Ma petite zone de poser ne servira pas de dépôt, mais elle peut s'avérer bien utile en cas de détresse. Puis le réalisme vient vite borner cette bouffée d'auto satisfaction. Si la zone n'est pas entretenue tous les six mois pendant trois à quatre jours par mission, sa durée de vie sera d'à peine 18 mois. Je ne poursuis pas dans cette pensée. Les cadres et les soldats ayant participé à la mission sont fiers d'eux. L'aspirant médecin s'est avéré remarquable, tant au plan moral que physique. Deux mois après la mission, madame Laumuno mettra au monde une petite fille, que son papa prénommera Massialine. Depuis la Guyane, en 1983, je n'ai pas revu Massialine, mais lui dédie ce petit récit

La mission ne s'arrête pas à ce point du récit, bien sûr. Il faut revenir, à pied d'abord puis en pirogue, et passer les sauts sans y laisser trop d'armement. Mais dans la pirogue où ils sont violentés par les rayons d'un soleil qu'ils n'ont pas vu depuis deux semaines bientôt, tous les hommes rêvent comme moi de leur prochaine mission profonde.

Cette petite mission n'aura duré que 2 semaines. Elle aura demandé des connaissances très spécifiques, et constitué une expérience exceptionnelle pour un jeune officier. Mais au final, elle ne constitue qu'une petite facette du savoir-faire des cadres des Troupes de Marine. Mes tribulations me vaudront d'en connaître cinquante autres, totalement différentes, sollicitant d'autres ressorts, d'autres sensibilités, d'autres savoir-faire, qui me feront connaître des hommes honnêtes, intrépides parfois, courageux souvent. L'arme des Troupes de Marines, hormis ce qu'en a dit Lyautey, tire sans cesse les hommes vers le haut et leur offre une incommensurable richesse culturelle en retour.



J-P Vallin

1. **Layonneur** : soldats chargés de créer la trace en forêt, grâce au coupe-coupe et au topofil
2. **Dégrad** : embarcadère /débarcadère naturel ou artificiel en pente, en bordure des fleuves et rivières guyanais
3. **Takari-man** : vigie assise à l'avant de la pirogue, qui annonce les obstacles, et de sa perche de trois mètres sonde les fonds et écarte le nez de la pirogue des obstacles
4. **Bossman** : motoriste
5. **Couac** : manioc grillé en petites boules
6. **Maïpouri** : nom guyanais du tapir
7. **Feuillées** : WC de campagne, d'une grande rusticité.
8. **Takari** : perche servant à sonder les fonds, repousser la pirogue des obstacles, à la propulser.